

Concours

FCI

Section/Option

R00000

Epreuve

101

Matière

5730

En 1985, lorsque Marguerite Duras s'exprime sur ce que seraient les années 2000, cela fait un an que 1984, le roman d'anticipation dystopique de George Orwell, a été rattrapé par le marche du temps. Chacun a pu constater que la Grande-Bretagne n'avait pas basculé dans le régime de l'"Angsoc" et ne s'était mise à vivre sous le talon et l'œil électrique de "Big Brother". L'histoire réelle a montré que ce livre n'avait pas de valeur prophétique au sens d'une anticipation validée par les faits, d'une prospective vérifiée rétrospectivement. Et pourtant, en 2017 encore, cette œuvre demeure un classique incontournable, régulièrement qualifié de visionnaire. Son concept de surveillance vidéo permanente, son fameux "Big Brother", reste aujourd'hui encore une référence incontournable et quasi-inévitable dès qu'il s'agit de s'inquiéter de supposées dérives de nos sociétés de l'information et de la communication numériques. Ainsi voyons-nous là qu'un tel texte n'a pas besoin d'être entièrement validé a posteriori pour être qualifié de prophétique ou de visionnaire, mais aussi que sa valeur et sa postérité ne se mesurent pas forcément à la pertinence avérée de sa prospective.

Si ce constat pouvait avoir une valeur générale, il permettrait assurément de lire aujourd'hui la déclaration de Marguerite Duras déjà mentionnée avec intérêt et même admiration. A première vue, on ne peut que reconnaître le caractère prophétique de certains passages : "Je crois que l'homme sera littéralement noyé dans l'information, dans une information constante." et si les écrans ont bien dépasser le simple médium de la télévision dont parle l'auteure, ils sont bien souvent "partout, dans la cuisine, dans les water-closets, dans le bureau, dans les rues". L'exercice prospectif étant par nature incertain, on ne s'étonnera d'anticipations non vérifiées par les faits.

Ainsi "On ne voyagera plus" ne correspond pas à notre époque, malgré la crise économique depuis 2008, on peut même considérer que le voyage a continué de se démocratiser par rapport à 1985 et que l'engouement pour cette forme de loisir ne s'est pas démenti depuis trente-deux ans.

Cependant nous en resterions à une lecture superficielle de ces lignes si nous nous contentions de dresser l'inventaire de ce qui a été validé ou invalidé par les faits, tout comme il serait réducteur de considérer 1984 comme une tentative de prospective largement ratée et ne pas lui reconnaître de valeur au-delà. Car qui dit "prophétie" dit "prophète" et qui dit "visionnaire" dit "vision", donc point de vue sur le monde et sur l'humanité. Il est potentiellement moins intéressant et révélateur de se pencher sur la valeur prospective effective du texte de Marguerite Duras que sur ce qu'il nous montre de l'esprit de cette intellectuelle, de son temps et de sa vision du monde. Ainsi allons-nous nous demander : la valeur de ce texte peut-elle se résumer à être, effectivement ou non, une prophétie ?

Nous examinerons d'abord la valeur prospective de ces lignes puis nous montrerons en quoi elles sont révélatrices, au fond, de la vision du monde et de la vie de Marguerite Duras.

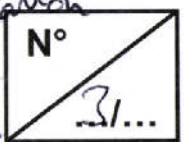
L'auteure nous semble avoir anticipé avec pertinence non seulement l'omniprésence des technologies de l'information, mais aussi ses mutations en nous, sans toutefois s'avérer infallible.

Et bien des égards, il convient de reconnaître que Marguerite Duras a vu juste. Comment ne pas voir la pertinence d'un homme futur "noyé (...) dans une information constante" ? En 1985, l'expression en vogue pour qualifier le type de société où l'auteure vivait était la société dite "de consommation". De nos jours, cette expression s'emploie encore mais tend à être supplantée par la "société de l'information" et "nos sociétés connectées". La révolution numérique, commencée avec l'extension d'Internet bien au-delà de sa base originelle, à saisir un réseau de communication informatique des scientifiques de la défense étasunienne, au début des années 1990, a décuplé nos capacités à être informés. Certes, Duras

n'a manifestement pas anticipé cette révolution technologique et médiatique, mais elle a su deviner l'irruption des écrans dans tous les aspects du quotidien, quand elle parle de "postes partout", à la maison comme au travail, dans l'espace privé comme dans l'espace public. Certains d'entre nous sont devenus si dépendants de leur appareil de communication numérique portable que les anglo-saxons en ont tiré un néologisme pour signaler un tel phénomène : "nomophobia" (pour "no mobile phone phobia").

Mais la valeur visionnaire de ce texte ne s'arrête pas là. L'auteure a su anticipé que ce flot constant d'information ne signifierait pas forcément une plus grande connaissance du monde en dehors de soi. Selon elle, ce flux porterait sur l'homme lui-même, le récepteur de l'information, sur "son corps, sur son devenir corporel, sur sa santé, sur sa vie familiale, sur son salaire, sur son loisir": autrement dit sur soi et rien en dehors de ce qui le concerne directement. Cette immersion dans une information constante n'est pas censée nous servir à mieux connaître l'ailleurs et autrui, mais à nous servir nous-mêmes. Il n'est sans doute pas dû au hasard que Marguerite Duras n'emploie le terme d'"information" qu'au singulier, plutôt que de parler d'informations au pluriel. Cette dernière appellation renverrait sans doute au registre et au lexique des journaux imprimés, radiophoniques ou télévisés, alors tournés vers les événements d'un monde turbulent encore divisé par la guerre froide. En l'employant au singulier, elle s'attache vraisemblablement à insister sur sa valeur d'occupation et d'activité humaine plutôt que sur sa valeur cognitive. Si nous appliquons le schéma de Jakobson sur la communication* ici, alors il apparaît ici que l'information porte moins une fonction cognitive (quand la communication insiste sur le référent extérieur à l'émetteur ou au récepteur, c'est-à-dire la connaissance du monde sous quelque aspect que ce soit) que la volonté de complaire au récepteur. On est alors au-delà même de l'approche de Marshall McLuhan de l'information. Chez

* Chez Roman Jakobson, on peut réduire toute communication au passage d'un message portant sur un référent, d'un émetteur à un récepteur, via un canal et grâce à un code.



Duras, ce n'est même plus que "Le message, c'est le médium", ce serait plutôt : "Le message, c'est l'ego." Quand ce contemporain de Duras anticipait un "village global" grâce à la révolution des technologies et des médias, elle prévoyait plutôt le "tout à l'ego" théorisé et brocardé par Régis Debray dans les années 2000.

En cela elle rejoint le constat dressé par Gilles Lipovetski dès 1979 avec L'ère du vide et qu'il n'a cessé de renforcer jusque dans les années 2000, lui aussi. L'ère de l'information constante, des médias omniprésents et de la démocratisation technologique est une époque d'hyper-individualisation de l'homme, atomisée, rendu narcissique, relativiste jusqu'au nihilisme. Est-ce à dire que Marguerite Duras a prévu dans ces quelques lignes notre condition dite "post-moderne", voire "hyper-moderne", telle que conçue par Lipovetski, dans un même "cauchemar" d'une société du spectacle selon Guy Debord qui serait arrivée à dégénérescence ? Non, pourtant. Car l'homme, pris aussi bien dans une perspective post-moderne (à la façon de Lipovetski) que d'un point de vue situationniste (à la façon de Guy Debord), est censé être à notre époque, au fond, seul. Car loin de cette moderne solitude que Michel Houellebecq a régulièrement illustrée dans ses romans depuis la fin du siècle dernier jusqu'à nos jours, l'auteur prévoit qu'à notre époque, "[on] n'est pas seul." C'est donc que sa vision des choses demeure singulière et ne saurait se réduire à un rapprochement avec d'autres intellectuels et écrivains. Et n'oublions pas son anticipation erronée d'une disparition annoncée des voyages, dûment argumentée ("ce ne sera plus la peine de voyager. Quand on peut faire le tour du monde en huit ou quinze jours, pourquoi le faire ?") et pourtant au fait des progrès techniques facilitant toujours notre capacité à parcourir le monde. Pourquoi une telle erreur d'appréciation quand elle nous semble avoir eu particulièrement juste par ailleurs ?

C'est que dans ce texte, ainsi que nous allons le montrer, Marguerite Duras se livre à une analyse personnelle et subjective qui tient au fond autant de la prospective que de l'introspection et de la profession de foi intellectuelle.

Concours

FCI

Section/Option

R00000

Epreuve

101

Matière

5730

Fille de son temps, l'auteure ne peut y échapper tout à fait, mais ses erreurs sont moins influencées par 1985 que par elle-même. La vision du monde et de la vie dirige tout le texte.

Les limites à la prophétie exprimée ~~dans~~ ^{dans le} texte sont inhérentes à toutes les tentatives de prospection : nous ne pouvons jamais tout à fait nous empêcher de prévoir l'avenir en étant influencés par notre vision du présent et nos conceptions tirées du passé. Marguerite Duras est une femme de son temps et le Zeitgeist ("esprit du temps") ne saurait ne l'influencer en rien. Quand elle dit "La demande sera telle [que]", elle raisonne et résonne en fille du capitalisme, habituée aux règles de l'économie marchande en termes d'offre et de demande. La télévision est-elle désormais dans presque tous les foyers et le plus souvent en roulement en 1985? C'est donc qu'à l'avenir ce médium poursuivra sa conquête qu'ayant ou apparaître, elle croit irrésistible, lancée sur le même mode conquérant qu'elle lui a toujours connue. Pourtant la télévision, en 2017, décline, comme d'autres médias avant lui, presse papier en tête. Certes, une telle erreur d'appréciation est à relativiser : nous avons bien été envahis d'écrans en tous lieux, seulement n'étaient-ce pas ceux qu'elle avait imaginés.

En vérité, les limites de cette prospective "durassienne" sont plus à rechercher en Duras elle-même, ses principes et ses valeurs, sa vision du monde personnelle qui préside à cet effort de projection d'autant plus biaisé qu'il se fait par le biais d'une subjectivité particulière. En effet, nous ~~pourrions~~ voir ici, en creux, un véritable autoportrait intellectuel. Ce qui l'inquiète dans l'avenir révèle ce qui l'anime dans le présent et ce qu'elle a hérité du passé. Pourquoi, par trois fois, prévoir que dans les années 2000 nous n'aurons

plus accès qu'à des réponses? C'est certainement qu'elle craint que la possibilité technique renforcée d'avoir réponse à tout, tout le temps et en tout lieu ne vienne étouffer le doute et l'interdit. De par sa formation aux humanités, elle est familière de l'ironie et des apories socratiques comme du doute cartésien. Sans compter que l'intellectuelle et l'écrivaine en elle s'est plu à reconnaître la part sans réponse du questionnement amoureux dans théâtre mon amour et les questions laissées au moins en partie irrésolues jusque dans ses récits autobiographiques. Préférant de son propre aveu l'écriture naturelle, coulant "comme l'eau du robinet", sans début ni fin bien déterminés, elle ne peut que logiquement redouter un avenir platement confis en réponses en toutes choses et à tout propos.

C'est ainsi qu'il faut sans doute interpréter son errant d'appréciation quant aux voyages: son expression "la peine de voyager" traduit et trahit une certaine conception du voyage, nous ne pouvons évidemment deviner laquelle. Montefiore son expérience marquante en Indochine durant ses plus jeunes années, retracée notamment dans L'Amant, et son goût de l'exotisme et du voyage, se complètent dans ses lettres, où le voyage est associé volontiers au récit picaresque, à l'époque, au genre initiatique ou récit d'exploration pour quiconque a fait ses humanités à son époque. Tout cela enfin peut expliquer raisonnablement que pour elle, le voyage est toujours quelque part une épreuve, un défi à relever, une expérience qui bouscule, change et qui mérite d'être pénible, au risque sinon de devenir insipide et de perdre tout attrait, faute de susciter des passions et des enjeux que les transports modernes, rapides et sans effort, risquent d'annihiler à ses yeux: "Quand on peut faire le tour du monde en huit ou quinze jours, pourquoi le faire?". Ainsi les années 2000 lui ont donné tort sur ce point. C'est peut-être que Duras réfléchissait en littéraire, romantique à sa façon. Il se peut que pour elle L'invitation au voyage de Baudelaire ne pourrait plus être composée dans les années 2000, avec les "niveaux" que l'on y voit, si puissants quand l'ordre, la beauté, le luxe, le calme et la volupté s'inviteront dans tous les foyers grâce aux

Écrans omniprésents, quand la solitude elle-même, tant prise par les philosophes comme une condition sine qua non à l'exercice d'une pensée libre et vagabonde (pensons aux Rêveries du promeneur solitaire de Rousseau), ne sera matériellement plus possible quand le monde viendra à nous, à distance, via une télévision permanente.

Ainsi avons-nous vu que ces quelques lignes ont certes une valeur prospective que l'on pourrait qualifier de prophétique sur certains points et d'érignée sur d'autres.

Mais la vraie valeur de ce texte est implicite, en creux: elle réside à travers un effort d'anticipation pourtant assez réaliste une personnalité attachée à des principes et des valeurs que Duras subodore d'être menacés par la marche du progrès.

Derrière son audace prospective et une certaine pertinence prospective, ce texte serait-il, au fond, réactionnaire?

